

perfectueux
recommandant
ouvrage
PM

1

UN ÉGYPTOLOGUE DU XVII^E SIÈCLE

LE PÈRE KIRCHER

PAR

P. MARESTAING

Tirage à part du *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. Vol. XXX.



PARIS (VI^e)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

Successesseur d'ÉMILE BOUILLON

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1908

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.
Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

PARIS 30 francs
DÉPARTEMENTS ET UNION POSTALE 32 —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de 35 francs.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION

- ABOÛ BAKR AL-KHATÏB. L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh (392-463 H = 1002-1071 J.-C.). Texte arabe accompagné d'une traduction française par G. Salmon. Gr. in-8°. 12 fr.
- ABOULFARAG (G.). Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. Texte syriaque et traduction française, 2 parties gr. in-8°, avec figures dans le texte. 21 fr.
- ABOÛ-L-WALID MERWAN IBN DJANAH. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.
- — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.
- ADJARIAN (H.). Étude sur la langue Laze. Gr. in-8°. 8 fr.
- AL-FAKHRI. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.
- AMIAUD (A.). La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AURÈS (A.). Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.
- — Essai sur le système métrique assyrien, 1^{er} fascicule. In-4°. 5 fr.
- BAILLET (A.). Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.
- BARTHELEMY (A.). Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmour. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50
- BEREND (W. B.). Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1^{re} partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photogravées. 50 fr.
- BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.
- — Quarante hymnes du Rig Véda, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.
- — La religion védique d'après les hymnes du Rig Véda. Tome I^{er} épuisé. — Tomes II et III. 30 fr.
- — — — — Tome IV. Index, par M. Bloomfield. 5 fr.
- BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.
- BHAMINI VILASA. Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.
- BLOCH (JULES). La phrase nominale en sanskrit. In-8°. 4 fr.
- BLONAY (G. DE). Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse bouddhique Tara. In-8°. 2 fr. 50
- BOISSIER (A.). Documents assyriens relatifs aux présages. Tome I^{er}. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.
- J.-B. CHABOT. Inventaire sommaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale. In-8°. 1 fr. 50
- CHEREF-EDDIN-RAMI. Anis-el-'Ochchaq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50
- CHRONIQUE DE GALÂWDËWOS, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.
- CLERMONT-GANNEAU (C.). Études d'archéologie orientale, 2 vol. in-4° avec figures dans le texte et photogravures hors texte. 50 fr.
- DARMESTETER (J.). Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 40 fr.
- — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Gr. in-8°. 4 fr.
- — Ormazd et Ahriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.
- DENYS DE TELL-MAHRË. Chronique, 4^e partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.
- DERENBOURG (H.). Essai sur les formes des pluriels arabes. Gr. in-8°. 3 fr.
- — Deux versions hébraïques du livre de Kalilâh et Dimnâh. In-8°. 20 fr.
- DUSSAUD (R.). Histoire et religion des Nosairis. Gr. in-8°. 7 fr.
- DUVAL (R.). Traité de grammaire syriaque. Gr. in-8°. 20 fr.
- — — Les dialectes Néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et Contes populaires, publiés avec une traduction française. In-8°. 8 fr.

UN ÉGYPTOLOGUE DU XVII^e SIÈCLE :

LE PÈRE KIRCHER¹

PAR

P. MARESTAING

I

SA VIE ET SON CARACTÈRE

Nous ne le contestons pas : le XVII^e siècle a vu se lever pour sa gloire des esprits supérieurs au P. Kircher. Toutefois, on nous concédera bien, après nos explications, que, si le P. Kircher n'a pas joué dans le monde le rôle qu'il a cru et aurait pu y jouer, il n'en reste pas moins un des cerveaux les plus curieux des temps modernes.

C'était, — et nous n'exagérons rien, — un homme extraordinaire au sens étymologique du mot. Comme Huet, presque son contemporain, il aimait tout, avait des dispositions pour tout, et semblait tout connaître. Sa science allait bien plus loin que celle de ces géants de la Renaissance qui ont nom Scaliger, Juste Lipse, R. et H. Estienne. Il avait exploré des régions que ces grands génies ne soupçonnaient même pas. Sciences théoriques et appliquées, mathématiques, philosophie, droit, grec, latin, syriaque, éthiopien, hébreu, copte, arabe, chinois, musique même, étaient de vieilles

1. Extrait d'une thèse en préparation pour l'École des Hautes Études.

connaissances avec lesquelles il conserva toute sa vie les plus cordiales relations. Faciles à entretenir, elles avaient été difficiles à nouer, car, rappelons-le, c'est à Kircher que nous devons les premiers travaux dignes de ce nom, sur le copte et sur la Chine. Aussi, quand nous feuilletons l'un quelconque de ses volumes, sommes-nous forcés d'admirer la ténacité vraiment digne d'éloges avec laquelle il réunit des documents ignorés, dispersés avant lui par toute l'Europe, et sut former des in-folios qui inspirent au premier abord le respect et une sorte de terreur.

Eh bien, malgré ses efforts persévérants, il n'est rien resté de son œuvre¹. Toutefois, son nom ne doit point être oublié. Il mérite de vivre dans la mémoire des psychologues, si ce n'est dans celle des érudits. Dès qu'on le connaît, on ne peut s'empêcher de chercher pour quelle raison un esprit doué de sa curiosité et de sa puissance de travail, — toutes les deux prodigieuses, — n'a pas mieux réussi dans le chemin qu'il s'était tracé, et aurait pu heureusement parcourir. C'est là, on le voit, une question importante qui peut servir de méditations aux jeunes comme aux vieux savants.

Un mot sur sa vie² : elle fut laborieuse et banale, semblable en cela à celle de tous les travailleurs. Né à Fulda en 1601, Kircher entra chez les Jésuites en 1618, et professa, à tour de rôle, toutes les sciences connues de son temps. Les événements de sa carrière se réduisent à peu de choses : ce furent surtout les publications de ses livres et les émotions occasionnées par ses luttes, purement scientifiques. La gloire lui sourit de bonne heure : mais, s'il en connut, jeune, les délices, il en éprouva, vieux, les amertumes. Ses interprétations hiéroglyphiques ne furent pas universellement admises. On les contesta. On alla même jusqu'à s'en moquer. L'histoire veut, par exemple, qu'on lui présentât une inscription nouvellement écrite, à laquelle il parvint à donner un sens. Cette malice l'étonna plus qu'elle ne l'irrita. Il était tellement sûr d'avoir trouvé le secret des hiéroglyphes ! Épuisé par un travail excessif, découragé par des contradicteurs opiniâtres, il est certain que Kircher passa ses dernières années dans une retraite profonde. Il mourut enfin, à Rome, où il s'était retiré, le 27 novembre 1680, d'une longue et douloureuse maladie d'estomac, supportée avec une patience qui fit l'admiration de son entourage.

Malgré une misanthropie, venue sur le tard, l'homme paraît plutôt sympathique. Il ne fut point orgueilleux, comme certains l'ont insinué³, mais naïf et enthousiaste.

1. N'exagérons pourtant pas. Kircher fit quelques observations et découvertes intéressantes. Il imagina, par exemple, la lanterne magique, et vit le premier, le 25 avril 1625, les taches du soleil. En 1674, il publia un traité sur les causes de la peste (*Medicinum Physico-Medicum contagiosæ... quæ pestis dicitur*), où l'on peut presque entrevoir une théorie microbienne. Voir *Revue médicale de Louvain*, 1884, *La théorie des microbes est-elle récente ?* par G. H. (le P. Guillaume Hahn). — Il réunit enfin à Rome un ensemble de machines et de curiosités scientifiques appelé le « Musée Kircher ».

2. De toutes les notices publiées sur Kircher, une seule doit être mentionnée. Elle est de Schwartz, dans l'*Allgemeine Encyclopädie* de Ersch et Gruber. — Pour une bibliographie complète, voir SOMMERVOGEL, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*, à l'article *Kircher*. — On a d'ailleurs fort peu écrit sur notre auteur, et il nous a été impossible de nous procurer ces quelques brochures.

3. Quatremère, dans ses *Recherches sur l'Égypte*, Paris, 1808, parle de l'arrogance et de la mauvaise foi de notre auteur (p. 53). — Il se trompe et n'a certainement pas lu les *préfaces*, que sa « victime » mit en tête de ses ouvrages. Kircher était d'une loyauté à toute épreuve. Il nomme ses prédécesseurs, les personnes qui l'ont encouragé et auxquelles il doit quelque chose. — Son tort fut de croire qu'avec son labeur et ses nombreux aides il parviendrait à un résultat définitif.

C'est le refroidissement de cette ardeur, résultat fatal de l'écroulement de tout rêve, qui amena ce dégoût mêlé de lassitude¹, éprouvé fatalement après l'obsession d'un problème que l'on ne peut résoudre. Ce sentiment est trop commun, trop naturel, pour que Kircher ne l'ait pas ressenti. Expliquons et excusons donc ce besoin de solitude qui fut son dernier désir.

Pourtant cette misanthropie ne fut point exclusive. Sans doute, il élimina la plupart des relations indifférentes, dont il ne savait que faire, mais il conserva, jusqu'à la fin, les meilleurs rapports avec quelques amis de choix, témoins de ses labeurs et de ses souffrances, comme ce Langenmantel à qui il adressa sa dernière lettre.

La lecture de sa correspondance est naturellement fort instructive pour l'étude de son caractère². Dans ses lettres, Kircher se montre toujours d'une politesse parfaite. Très courtois, il ne laisse jamais échapper un mot désagréable ou une allusion blessante à l'égard de ses contradicteurs. Il connaît l'art si difficile de rester maître de lui, même lorsqu'on discute les questions les plus irritantes. Rendons volontiers hommage à cette qualité indispensable au théoricien et à l'homme d'action.

Mais ce qui frappe le plus, ce qui reste la caractéristique de son œuvre, c'est la foi admirable dont il remercie souvent Dieu de l'avoir gratifié³. Disons-le tout de suite : cette foi très respectable, puisqu'elle semble sincère, n'a rien de commun avec celle d'un saint Thomas, d'un Pascal ou d'un Bossuet. Elle est aveugle. Saint Thomas a raisonné, Pascal a douté, Bossuet a discuté, Kircher n'a fait ni l'un ni l'autre. Il a admis la tradition sans critique, telle qu'elle se trouve chez les Pères ; et, avec une inconscience qui étonne, il a prétendu tout y découvrir, même ce qui, — d'après l'Église, — n'y est peut-être pas⁴.

Cette foi irréfléchie et naïve est l'explication la plus rationnelle de ses méthodes et de ses erreurs. Tout ce qui se trouve dans la Bible étant vrai (car il semble admettre l'inspiration verbale qui ne compte plus guère de partisans dans l'Église), Kircher accepte les fables les plus ridicules sans même essayer de les interpréter. Cette tendance d'esprit est très fâcheuse : il n'y a qu'un pas à faire pour user d'une pareille méthode à l'égard des auteurs profanes ; et ce pas, Kircher le franchit vite, dans ses travaux sur l'antiquité gréco-égyptienne, par exemple, où les légendes les moins authentiques, formées à l'époque alexandrine, sont considérées comme pharaoniques.

1. Le 26 février 1678, il déclare qu'il ne veut plus commencer de travaux, mais revoir ceux qu'il a entrepris. Il dit encore (*Litteræ*, p. 85) qu'ayant 77 ans et étant fatigué, il ne veut plus penser qu'à Dieu et qu'à comparaître devant lui.

2. Ces lettres ont été réunies en un petit fascicule (en 1684). Elles vont de l'année 1662 à la mort de Kircher. La plupart sont écrites en latin. On en trouve quelques-unes en italien et en allemand.

3. Le nom de Dieu se rencontre presque à chaque page, sinon de ses œuvres, du moins de sa correspondance ; — le 17 février 1660, il approuve un livre contre l'athéisme ; — le 29 mars 1676, il cite ses travaux et ajoute qu'ils n'ont eu d'autre but que de louer Dieu. — Il parle sans cesse de missions (par exemple, lettre du 29 septembre 1672) et de sermons.

4. Rappelons qu'il y eut au XVII^e siècle une théorie fort curieuse qui prétendait voir dans l'hébreu les sources de tous les idiomes. Cette théorie, dont le but secret était de tout ramener à la Bible, s'appuyait sur un fait intéressant : l'hébreu s'écrivant de droite à gauche, on croyait pouvoir faire remonter à l'hébreu les mots grecs en les lisant à rebours : le dieu phénicien *MLKARTH* (Mlkarth), lu à rebours, donne Héraclès. Bochart, mort en 1667, a dépensé beaucoup de sagacité pour trouver des étymologies hébraïques ridicules. — Cette tentative n'eut d'ailleurs aucun succès et Bochart aucun continuateur ou élève.

Telle fut une des causes principales qui altéra les qualités très réelles de Kircher.

Maintenant, après avoir donné une idée de sa personne, arrivons à son œuvre. Rappelons que nous n'avons en vue que le « déchiffreur » d'hiéroglyphes ; cela ne nous empêchera pas de faire quelques incursions à côté, afin de mieux mettre en relief la méthode de notre malheureux auteur.

LISTE DES TRAVAUX DU P. KIRCHER SE RAPPORTANT À L'ÉGYPTE
(d'après la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de Sommervogel)

- 1° *Prodromus... ægyptiacus*, Rome, 1636. 1 vol. in-8.
- 2° *Lingua ægyptiaca restituta*, Rome, 1644. 1 vol. in-12.
- 3° *Elogium targumicum, dodeclasticum, samaritum, encomium, georgianum. Tristriphum coptum...*, pièces en langues orientales publiées dans le *Monumentum Romanum* de Peiresq, Rome, 1638, in-4.
- 4° *Tristichon tricolon* (en hébreu), deuxième des *testimonica*, en tête de l'ouvrage de Plautavit de la Pause, Plauta vitis, 1644.
- 5° *Rituale ecclesiæ ægyptiacæ, sive coptitarum* (traduit du copte et de l'arabe), dans les *Leonis Allati* σήμερον, de Iuchofer, 1647.
- 6° *Obeliscus Pamphilus*, Rome, 1650. 1 vol. in-folio.
- 7° *Œdipus ægyptiacus*, Rome, 1652-1654. 4 vol. in-folio.
- 8° *Ad Alexandrum VII, Obelisci Ægyptiaci nuper inter Iscei romani rudera effosi interpretatio hieroglyphica*, Rome, 1667. 1 vol. in-folio.
- 9° *Sphynx mystagora*, Rome, 1676. 1 vol. in-folio.

Kircher promettait encore un *ars veterum ægyptiorum hieroglyphicorum*, ouvrage général sur les hiéroglyphes. Nous ignorons s'il l'a commencé.

II

PREMIERS TRAVAUX : *PRODROMUS ÆGYPTIACUS*, *LINGUA ÆGYPTIACA RESTITUTA*

Les premiers travaux de Kircher sont les plus remarquables. Son intelligence, à l'origine vive et curieuse, semble s'être obscurcie et fatiguée de très bonne heure, puisqu'il existe un abîme entre le *Prodromus* et l'*Œdipus*. Nous trouvons dans le premier certaines qualités complètement absentes du second. Le *Prodromus* expose, à côté de quelques remarques judicieuses, certains problèmes intéressants, quoique mal résolus. Il offre un plan rationnel et une tendance philosophique à généraliser les faits que nous louons volontiers. Mais arrêtons-nous. Ne pénétrons pas dans la critique des erreurs de détails, dans l'examen sérieux de certaines solutions : nous n'en sortirions pas ; car, rappelons-le, ce n'est qu'une idée générale du *Prodromus*¹ que nous voulons donner dans ces quelques pages.

1. Titre exact : *Prodromus coptus sive ægyptiacus*, Imprimerie de la Sacrée Congrégation de la Propa-

Nous ne ferons pas l'histoire des travaux sur l'Égypte antérieurs à Kircher : Quatremère l'a écrite avec toute la science désirable¹. Nous rappellerons seulement que, malgré les efforts de M^{sr} Abela (mort à Rome en 1606) et de Remondi, malgré les voyages de Pietro de la Vallée et les instances de Peiresq, il n'existait pas en Europe de vulgarisateur de la langue et littérature copte. Ce rôle devait appartenir à Kircher : voici dans quelles circonstances :

Pietro de la Vallée² avait rapporté de ses voyages un lexique copto-arabe, accompagné de notes grammaticales, dont un orientaliste fort distingué, le P. Obicini, devait mener à bien la publication. La mort d'Obicini vint tout interrompre. En vain, Peiresq³, qui avait entendu parler du lexique, pria P. de la Vallée de le lui communiquer pour le faire traduire par Saumaise⁴. P. de la Vallée, sur le conseil de Gassendi, préféra Kircher⁵. Le jeune jésuite, déjà célèbre, était sous sa main. Il pouvait le surveiller et l'encourager.

Kircher se mit à l'œuvre avec enthousiasme, mais conscient des difficultés qu'il allait avoir à vaincre. Il en a noté quelques-unes avec précision dans le *præmium* de son ouvrage. Il se plaint d'abord de la pénurie de documents : la bibliothèque du Vatican renferme quelques manuscrits coptes, mais ils sont bien obscurs. Ils seraient inintelligibles sans le lexique communiqué. A cet obstacle s'en joint un autre : le sujet à traiter est si vieux qu'il est bien imprudent de prétendre trouver la vraie méthode, car, peut-on dire qu'un texte saïdique s'interprète comme une phrase grecque ?

Après avoir énuméré ces difficultés, Kircher reprend vite courage. Il n'est pas seul : les amis ne lui manquent pas. Il en trouve partout. En dehors de Peiresq et P. de la Vallée, nous nommerons le cardinal Barberini⁶ auquel l'ouvrage est dédié, et les félicitations des « docteurs orientaux⁷ ». Kircher en est très flatté et les reçoit avec cette demi-modestie qui approche de l'orgueil.

gande, Rome, 1636. — Cet ouvrage, sans être très rare, n'étant pas toujours facile à trouver, nous donnons la cote de la Bibliothèque nationale, Inventaire, X 1858. — Quoique peu courant chez les anciens, le mot « Prodrōmus » est d'une latinité classique (voy. Cicéron, *Ad. Att.*, 16, 6). Du Cange l'ignore. Il signifie avant-coureur et exprime l'idée de « précéder » — (grec πρόδρομος = προ-ἔρμειν). — Voir le même mot employé comme titre par Képler : *Prodrōmus dissertationum cosmographicarum...*, 1596.

1. *Recherches sur l'Égypte*, Paris, 1808, p. 45.

2. Né à Rome en 1586, mort à Rome en 1652 ; parcourut l'Orient, se mêlant aux Arabes, vivant de leur vie, se familiarisant avec leurs mœurs. Il recueillit une multitude de notes, communiquées à ses amis, dès son retour dans la ville natale, en 1626, et publiées de 1650 à 1658 (*Viaggi in Turchia, India...* ; plusieurs traductions françaises : une en 1663). Il rapporta deux momies aujourd'hui à Dresde.

3. Peiresq (1580-1637), célèbre humaniste, s'occupa beaucoup d'orientalisme et entretenit avec le P. Morin une correspondance sur les sujets les plus variés, se rapportant aux langues hébraïques, syriaques, samaritaines... La vie et les œuvres de Peiresq ont été racontées et examinées plusieurs fois. Citons *Vita Peireskii*, par Gassendo, en 1655, et l'excellente brochure de M. Delisle, lue à la séance annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1898.

4. Saumaise (1588-1653), linguiste presque universel, mérite une place dans l'histoire de l'Égyptologie. Il apprit le copte, et essaya à plusieurs reprises d'interpréter par cette langue des mots de l'ancien égyptien. Il reste de lui une correspondance fort intéressante, mais d'une latinité obscure. Citons surtout une lettre à Golius (*Salmasii, Ep.*, p. 168).

5. Voir, au début du *Prodrōmus*, la manière dont Kircher parle de P. de la Vallée. De tous ses protecteurs, c'est celui envers lequel il montre le plus de reconnaissance.

6. Le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII, était un esprit très éclairé et ami des arts. Il fut même un savant orientaliste, ce qui ne l'empêcha pas de jouer un rôle politique important. Il mourut à Rome en 1679.

7. En tête du *Prodrōmus* se trouvent des lettres d'Isaac Sciadrensi, archevêque maronite de la Syrie tri-

C'est donc sous le regard bienveillant du monde savant que Kircher commence son ouvrage. Il débute¹ d'une façon claire et vraiment scientifique, en délimitant son sujet. Il ne veut, pour le moment, que préparer une voie large et commode dans laquelle il s'élancera plus tard à la conquête de l'ancienne Égypte. Il estime que la connaissance du copte est indispensable pour quiconque veut attaquer avec quelques chances de succès le problème si captivant des hiéroglyphes. Dès cette époque, Kircher pense au fameux *Œdipus*, qu'il considère comme la synthèse de ses travaux sur l'Orient².

On ne s'attend pas à ce que je fasse ici une étude et une critique détaillées du *Prodromus* : un in-folio n'y suffirait pas. Je me contenterai donc seulement d'exposer d'une façon aussi claire que possible les deux idées principales de l'ouvrage, idées que voici et qui présentent encore quelque intérêt :

- a) Il faut étudier le copte.
- b) Le copte est dérivé du grec.

On doit apprendre la langue copte : mais, avant de se lancer dans de longues discussions, Kircher discute l'origine du mot. Il ne vient pas, selon lui, du terme *Khith* (*Kobth*), nom arabe d'un fils de Mesraïm, ancien roi d'Égypte, fils lui-même de Cham, mais de « *Koptos* », ville de la Thébàide. Cette opinion, émise pour la première fois par Saumaise³, rencontra un grand nombre de partisans, comme R. Simon⁴. Aujourd'hui, elle est totalement abandonnée, le mot copte datant au moins du VI^e ou VII^e siècle après le christianisme⁵, et la plus grande partie des égyptologues (entre autres M. Maspero) voyant dans le grec *κοπτος* une altération du mot *Αἰγύπτιος*⁶.

Kircher, qui fut toujours un saint prêtre, insiste beaucoup sur l'utilité « théologique » du copte. Sa connaissance permet non seulement de réfuter les hérésies⁷, qui, comme le gnosticisme, vinrent troubler l'Égypte chrétienne dès ses débuts, mais de connaître une partie encore ignorée de l'histoire : celle de l'Introduction du christianisme en Éthiopie, dans l'Inde, en Chine, au Japon⁸. Grâce au copte, la figure un peu vague de

politaine (lettre écrite en syriaque), d'Abraham Ecchellensi, professeur d'arabe à Rome, etc., etc. — Aucune de ces missives n'a de l'importance. Elles se contentent de répéter des éloges banals, mais dont la sincérité ne saurait être mise en doute.

1. Voir l'*Epistola dedicatoria* au cardinal Barberini.


2. L'*Œdipus* est mentionné maintes fois : Voir *ad lectorem*, p. 147, 238, etc.

3. *Epistole*, p. 100 et 178. — Les lettres de Saumaise n'ayant été publiées qu'après sa mort, en 1656, nous pouvons considérer Kircher, comme ayant émis le premier cette hypothèse.

4. *Histoire critique de l'A. T.*, p. 287.

5. Les chrétiens jacobites d'Égypte, maltraités par les Grecs, accueillirent avec joie la conquête musulmane et se soumièrent volontiers à Amrou-ben-al-ass (mort en 663). Vers cette époque apparaît pour la première fois le mot arabe *Kobth* pour désigner les Jacobites. Mais il semble certain que *Kobth* n'a rien à voir avec Jacobites, comme on avait cherché à le prouver au XVIII^e siècle. Voir QUATREMÈRE, *Recherches...*, p. 31.

6. Le mot *Αἰγύπτιος* est grec. Quoique mystérieux, je crois qu'on peut le décomposer en deux parties : *αἴα* pour *γαῖα*, parfaitement classique (usité dans Homère, *Iliade*, II, 162, etc.), et *γυπτος* ou *γύπτιος*, dont l'origine est très obscure : ce mot désignerait seul l'Égypte. Ne serait-il pas une altération du copte *Χημί* (*Chémi*),

dérivé lui-même de  = *Kem-t*? Dans cette hypothèse, *Αἰγύπτιος* signifierait « terre de *Kbemt* ». L'abbé Renaudot a fait remarquer le premier que *γυπτος* peut fort bien se transformer en *κοπτος*, puisque les coptes, n'ayant point de *γ*, remplacent cette lettre par un *κ*. On aurait ainsi l'origine du mot copte. Voir CHAMPOLLION, *Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 90.

7. Voir le *Prodromus*, chap. VIII.

8. Sur la collection des apocryphes coptes, voir HARNACK, *Die altchristliche Litteratur... die Überlieferung und der Bestand*, p. 918. Je n'ai pas le temps de discuter ici les sources auxquelles Kircher a puisé : elles paraissent d'authenticité douteuse et semblent n'avoir existé que dans son imagination.

saint Thomas se précise : on le suit dans son apostolat à travers le pays « d'Ophir » jusqu'à sa glorieuse mort¹ ; et ce qu'on dit de saint Thomas, on pourrait le répéter d'autres personnages, jadis inconnus, aujourd'hui célèbres, grâce à l'étude de documents égyptiens.

Enfin, — et c'est là pour nous une remarque intéressante, — l'étude du copte est nécessaire pour interpréter les hiéroglyphes. Cette idée, qui est nettement exprimée², semble presque de Champollion. Comment germa-t-elle dans le cerveau de notre auteur ? comment arriva-t-il à s'en défaire, puisqu'il ne l'appliqua jamais ? Voilà ce que nous voudrions chercher.

L'étude des monuments lui suggéra, à la fin du chapitre v (p. 141), une réflexion juste, mais très embrouillée : on peut toutefois en donner une « impression³ ». A propos d'une table des douze mois coptes, Kircher affirme que les noms de ces mois proviennent directement du vieil égyptien. Les *ἱερογραμμαι*, pour des motifs trop longs à exposer ici, représentaient l'année par un serpent se mordant la queue⁴, et ce serpent est appelé « meisi » dans le lexique copto-arabe. Puisque nous avons la traduction d'un terme hiéroglyphique en copte, comment ne pas admettre qu'il en existe une pour chacun des autres mois, et, par suite, comment nier les rapports du copte et des hiéroglyphes, usités d'ailleurs tous les deux dans un même pays ?

Ce raisonnement est impeccable : mais la base en est si fragile que nous allons en faire la critique et donner ainsi un exemple de la « méthode » de Kircher.

D'abord le mot « meisi » ou « neisi » n'est pas copte. Aucun dictionnaire ne le cite, et l'un des « coptisants » les plus distingués de notre époque, M. Amélineau, ne le connaît pas. Kircher l'a-t-il créé de toutes pièces, comme on l'en a souvent accusé ? Non. Il l'a trouvé dans Horapollon (I, 59) ; et on n'a qu'à se reporter à la note de Leemans, pour voir les efforts infructueux de Saumaise, Jablonski et autres, afin d'expliquer ce terme obscur.

Tout à la fin du volume (chap. ix), Kircher revient sur la parenté des hiéroglyphes et du copte. Il développe ce sujet avec complaisance, et finit par déclarer que l'étude de ce dernier éclaircira le mystère des seconds. A l'appui de sa théorie, il fournit des exemples : de nombreux monuments nous montrent des lettres coptes mêlées aux hiéroglyphes. Sur une « tabula Bembina » donnée par Paul III, un scarabée est suivi de *ϕλη* (?) ; le mot *ερωχ* se trouve souvent dans les inscriptions hiéroglyphiques. Suivent les interprétations de quelques signes⁵. Nous ne perdrons pas notre temps à les citer ; ils n'ont vécu que dans l'imagination du savant jésuite.

1. Rappelons en passant que les rapports entre le bouddhisme (légende de Khrisna) et le christianisme semblent incontestables. Qui donc a introduit le christianisme dans l'Inde ? M. S. Levi, dans une conférence faite au Musée Guimet, le 23 février 1902, a rappelé la tradition attribuant à saint Thomas la conversion de l'Inde, et lui a donné ainsi une vitalité nouvelle.

2. ... [*Praeterea*] *linguam coptam, Aegyptiæ antiquæ non affinem tantum, sed et penitus eandem fuisse...*, p. 139.

3. Je crois néanmoins exacte l'idée générale que j'en donne. J'ai lu à plusieurs reprises le passage en question avec un soin minutieux.

4. Cet hiéroglyphe n'est pas classique. Il ne se rencontre qu'à l'époque ptolémaïque. (Opinion de M. Amélineau.)

5. Il alla même jusqu'à tenter la traduction d'une inscription du Sinaï. Était-ce une de celles qu'y gravèrent

Toutefois, malgré des contresens inexcusables, et l'examen superficiel des documents, on découvre, au milieu de ce fatras, un fond de vérité qu'il faut mettre en lumière. Qui sait si ces inscriptions copto-hiéroglyphiques n'appartiennent pas à la classe de ces monuments bilingues, qui servirent à Champollion et qui l'éclairèrent? Peut-être que Kircher a considéré comme coptes des lettres grecques mal formées?

La seconde idée vraiment curieuse du *Prodromus* est la suivante : le grec et le copte ont une origine commune. Nous n'entrerons pas dans cette théorie, dont la discussion serait interminable. La similitude des lettres est le grand argument de Kircher. Il en a d'autres : étymologies fausses, comparaisons absurdes, etc., qui ne méritent pas d'être cités. Toutefois, à ce propos, il se livre à un essai de grammaire comparée assez intéressant : les langues orientales comprennent l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le samaritain, etc., plus le grec. Or, le copte n'a aucun rapport avec elles, sauf avec ce dernier¹.

Pour terminer, disons un mot de la *Lingua aegyptiaca restituta*, publiée à Rome en 1644, chez Hermann Setens. Cet ouvrage n'est que la reproduction du lexique copto-arabe de Pietro de la Vallée, accompagné de discussions philologiques sans grande importance. Il fourmille de fautes : Quatremère prétend même qu'il contient des mots forgés de toutes pièces par l'éditeur². Quoi qu'il en soit de ces critiques, n'oublions pas que ce livre eut une influence très heureuse, car il contribua à propager l'étude du copte. Aussi, quoiqu'il connût une gloire très éphémère, ne devons-nous pas l'oublier.

Il a cependant, aujourd'hui encore, une très grande valeur : elle n'est malheureusement pas scientifique, mais commerciale. Il demeure l'un des ouvrages les plus rares du XVII^e siècle. Peyron³ n'a pu se le procurer qu'au prix de difficultés sans nombre, et grâce à l'intermédiaire de Klaproth. Aussi, croyons-nous bien faire en le signalant aux bibliophiles, si ce n'est aux érudits.

Tels furent les deux principaux ouvrages de la jeunesse de Kircher. Nous les avons uniquement résumés au point de vue égypto-hiéroglyphique. Quelle conclusion pouvons-nous tirer ?

Certes, nous aurions tort de trop médire de ces travaux, en général indigestes et obscurs, mais dénotant une réelle érudition et exposant parfois avec clarté de difficiles problèmes : qu'on le veuille ou non, ce sont eux qui ont créé l'égyptologie. Sans doute, le manque de sens critique, qui a égaré Kircher, semble impardonnable : pourtant, ne lui en voulons pas outre mesure : ses raisonnements sont justes, et, à son époque, l'histoire n'existait pas encore comme science. Il a édifié de magnifiques édifices, mais leur base n'était pas solide et ils sont tombés au premier vent.

les pharaons de l'ancien empire ? Il est impossible de l'affirmer. Elle fut si malheureuse que, dès le XVIII^e siècle, Wagenseil s'en moqua. Voir QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 53.

1. *Prodromus*, ch. v.

2. *Recherches...*, p. 53. Il prétend n'avoir pu retrouver, sur le manuscrit de Pietro, le mot $\alpha\epsilon\ \kappa\lambda\eta\sigma$. *hircus*.

3. Voir la fin de la préface de son *Lexique*.

III

L'*ŒDIPUS ÆGYPTIACUS* ET LE DÉCHIFFREMENT
DES HIÉROGLYPHES

Nous arrivons maintenant à l'un des travaux les plus *considérables* des temps modernes, à ce fameux *Œdipus ægyptiacus*, qui produit les sentiments contradictoires, d'en imposer à première vue, et de laisser une indéfinissable impression de tristesse, dès la seconde lecture.

Au début même du premier volume, Kircher raconte dans quelles circonstances il commença cet ouvrage. Quand le pape Innocent X fit élever l'obélisque de Caracalla, il demanda à Kircher une traduction des hiéroglyphes. Kircher se mit à l'œuvre : l'Égypte le hantait depuis des années ; et il nous laisse entendre, avec une naïveté admirable, qu'il la connaissait parfaitement. Disons-le à son excuse, le monde savant en était peut-être plus persuadé que lui. Après de pénibles efforts, Kircher produisit une traduction « symbolique », laborieuse et absurde, qu'il estima excellente, et à laquelle l'Europe studieuse s'empessa d'applaudir.

Kircher triomphait donc, mais modestement, quand un exemplaire de sa traduction vint à tomber sous les yeux de Ferdinand III : ce prince, brave homme, quoique esprit assez médiocre, s'intéressa beaucoup, paraît-il, non seulement à cette traduction, mais encore aux études égyptologiques. Bref, il encouragea Kircher à s'attaquer au problème égyptien, le convaincant qu'il pourrait le résoudre. Ce dernier, flatté, se laissa faire. Pouvait-il refuser quelque chose à l'un des grands souverains du monde ? Il se mit donc au travail, en ayant soin de placer en tête de son œuvre l'éloge de Ferdinand en vingt-cinq langues, mortes ou vivantes, depuis la plus banale, le latin, jusqu'à la plus extraordinaire, le chinois.

Kircher, — rendons-lui cette justice, — très conscient des difficultés à aborder, accepta, en plus de la protection impériale, les nombreux encouragements qui lui vinrent de partout. En honnête homme, — car il l'était sincèrement, — il ne manque pas de citer, avec un avis, un conseil, il est vrai, presque toujours à son éloge, le nom de ceux qui les lui donnaient. De cette manière, nous apprenons qu'un des cardinaux Barberini¹, qu'un certain Schottius et Suarez s'intéressèrent de près à ses recherches. Mais, de tous ses collaborateurs, celui qu'il célèbre le plus est Nicolas Peiresq, conseiller au parlement d'Aix, celui que M. L. Delisle a appelé « un grand amateur français du XVII^e siècle² ». Notons ce nom de Peiresq : il a pour nous de l'intérêt. Peiresq étant mort le 24 juin 1637 et l'*Œdipus ægyptiacus* ayant commencé à paraître en 1652, ce dernier ouvrage a donc occupé Kircher durant de longues années, peut-être bien durant vingt ans,

1. 4 volumes in-folio. Rome, 1652-1654. Cet ouvrage est rare dans le commerce. Il manque à la Bibliothèque de la Sorbonne, mais existe à la Bibliothèque nationale sous la cote suivante : Inventaire, Z 483.

2. C'était sûrement le cardinal François Barberini qui s'occupait d'orientalisme.

3. Sans vouloir m'étendre davantage sur Peiresq, je ne puis m'empêcher de citer l'intéressante brochure que lui a consacrée M. Delisle. Peiresq aimait l'orientalisme. Dans une lettre du 7 novembre 1629, nous voyons avec quelle impatience il attendait du Levant un envoi de manuscrits utiles aux travaux du P. Morin.

comme le disent certains biographes. Ajoutons, pour terminer, que Kircher nous déclare avoir reçu des encouragements du monde entier, même de l'Amérique ; ce qui veut dire qu'ainsi que *la Pucelle* de Chapelain, l'*Œdipus* était attendu comme devant bouleverser quelque chose des idées de l'époque.

Il est inutile de résumer ici dans sa totalité cette œuvre gigantesque, puisque, à part quelques très rares exceptions, tout y est erreur, sottise, folie même. Je maintiens ce mot « folie », l'incohérence la plus parfaite régnant depuis la première page du tome I jusqu'à la dernière du tome IV. Géographie, histoire, astrologie, mœurs, comparaisons avec les autres peuples, mythes grecs à côté de traditions syriaques ou hébraïques, tout cela se coudoie, se mélange avec un désordre tel qu'on se demande d'abord si ces apparences ne cachent point un plan génial. Après une étude attentive, on s'aperçoit enfin qu'un vain désir d'érudition et un étalage vraiment enfantin de science ont seuls guidé la plume de Kircher. Il a voulu montrer qu'il connaissait nombre de langues exotiques ; et le pauvre homme n'a même point su prouver qu'il savait à fond le latin ou le grec !

Aussi, ne parlerons-nous que du Kircher déchiffreur d'hiéroglyphes, puisque c'est là le seul côté de son œuvre que nous voulons étudier ; d'ailleurs, nous n'avons rien d'intéressant à glaner dans les œuvres du Kircher historien ou linguiste.

L'idée générale de l'*Œdipus*, celle que nous rencontrons mal exprimée au tome I, mais que nous trouvons mieux développée dans la suite, est que les hiéroglyphes sont des symboles. Cette théorie, nullement originale, peut être considérée comme l'âme même de l'ouvrage.

Qu'est-ce qu'un symbole ? A cette question, Kircher répond très clairement : « Un symbole est un signe représentant une chose matérielle et servant à désigner un concept. » (Tome II, Pars prima.) Voilà une définition excellente, mais Kircher l'obscurcit bien vite, en voulant la préciser. Il s'efforce de le distinguer de l'énigme, de la parabole, de l'emblème, etc., et perd un temps précieux en les caractérisant.

Pour notre auteur, les symboles, vieux comme le monde, connurent des emplois divers. Ils servirent d'abord à désigner des hommes illustres, et sur ce point il nous présente des exemples explicites, comme les suivants :

Le roi de Perse fut désigné par un cheval,
Le roi d'Arménie fut désigné par deux couronnes,
Alcibiade fut désigné par un serpent, plus¹.

Les signes correspondant à ces noms sont des symboles. Avec raison nous voyons en eux des espèces d'armoiries, puisqu'un cheval, dans certains cas, évoque aussitôt l'idée du roi de Perse.

Plus tard, ils caractérisèrent des choses immatérielles ou même des idées morales. Kircher cite encore des faits, toujours empruntés à des sources inconnues :

Λ, chez les Lacédémoniens, = commencement de mot.

1. Que valent ces assertions de Kircher ? Je n'en sais rien. Je n'ai fait sur ce sujet que des recherches infructueuses.

T, chez les Hébreux,	= salut et prospérité.
2 aigles, chez les Romains,	= puissance.
un lion, chez les Ibères,	= la force.

Quoi qu'il en soit de la valeur historique de ces exemples, Kircher s'empresse d'en faire usage pour voir du « symbolisme » partout. Il en découvre en logique, en musique (où il remarque assez exactement que, pour un connaisseur, la musique écrite rappelle la musique jouée), en théologie, et même en morale. Ici, il apporte une preuve bizarre : l'idée d'ancienneté n'évoque-t-elle pas celle de temps ?

Les énigmes et les mythes se rencontrent donc dans tous les peuples. Pourquoi alors n'existeraient-ils pas chez les Égyptiens ? Pourquoi cette race, privilégiée entre toutes, n'aurait-elle pas usé de représentations « symboliques » ? Pourquoi enfin aller contre une opinion très répandue dans l'antiquité, et que nulle apparence ne contredit ? Ces diverses remarques si importantes confirment Kircher dans son idée.

Oui, affirme-t-il énergiquement, les hiéroglyphes sont des mythes. Ils forment une écriture sacrée, au moyen de laquelle les Égyptiens, jaloux de leur sagesse, cachaient les secrets de leur philosophie. (Tome II, 3^e partie.) Mais cette écriture présente de plus un intérêt particulier, puisqu'on ne la rencontre qu'en Égypte ; à ce propos, Kircher s'engage dans une discussion vraiment digne d'intérêt.

Pour défendre sa théorie, il fit appel aux autres peuples. Il en connaissait qui usaient d'une écriture dont l'origine symbolique, quoique altérée, n'en reste pas moins incontestable, comme le chinois. La nature des caractères chinois est entièrement « mythique », ce qui les rapproche des signes égyptiens ; mais cette parenté est plus factice que réelle, parce que, — et sur ce point Kircher est très explicite, — les hiéroglyphes sont des symboles, tandis que les caractères chinois expriment des sons. (Tome III.)

Ainsi donc, l'idée des hiéroglyphes phonétiques s'est, une fois au moins, présentée au P. Kircher. Il l'a écartée sans même soupçonner ce qu'elle pouvait contenir de vrai, avec un sang-froid admirable. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Il avait devant lui une tradition presque unanime pour attribuer aux hiéroglyphes une valeur symbolique ; et, cette tradition, il n'a pas eu la force de l'analyser, puis de la combattre¹. Ce rôle devait appartenir à Champollion.

De la théorie, Kircher passa à la pratique. Nous venons d'exposer les raisons pour lesquelles il voyait des symboles dans l'écriture égyptienne. Il ne s'en tint pas là, et donna des exemples. Il hasarda même des traductions.

Avant d'arriver à ces dernières, disons qu'il divisa les écritures égyptiennes en deux parties : les hiéroglyphes (langue sacrée) et le copte (langue vulgaire)².

La présente classification n'a aucun rapport avec celle de Clément d'Alexandrie que Kircher connaissait bien, puisqu'il la cite. S'il n'en a fait aucun cas, c'est, sans conteste, parce qu'il ne soupçonnait point son importance. Excusons-le : les documents hiératiques

1. Kircher, très bien renseigné, parle même des hiéroglyphes mexicains.

2. Tome IV, *in initio*.

ou démotiques n'étaient guère répandus au XVII^e siècle, et les théories de Clément pouvaient passer, à juste droit, pour des énigmes.

Au moment de se lancer dans des traductions de textes, Kircher définit çà et là quelques catégories d'hiéroglyphes, lorsqu'il expose, par exemple, la cosmogonie égyptienne¹.

En se basant sur des théogonies arabes, grecques ou syriaques, il arrive à croire que les Égyptiens connurent quatre mondes, le *mundus idealis*, *genialis*, *sideralis* et *elementarii*. Le *mundus idealis* est représenté par le ☉, et le *mundus genialis* par des figures humaines assises ou debout.

Quand il parle de mathématiques, il s'étend longuement sur les *numeri hierogrammatici*. Par ces termes, il veut désigner certains hiéroglyphes qui ont, d'après lui, une valeur numérique déterminée :

le phénix == 1.
2 cailles == 2.

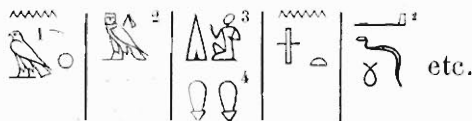
△ = 3.
□ = 4.

Nous ne nous attarderons pas à critiquer ces enfantillages. Seuls les *numeri kyriologici* méritent vraiment d'être mentionnés : quand on veut exprimer le pluriel d'un objet, ou reproduit cet objet à trois reprises. C'est bien là, en effet, la règle du pluriel hiéroglyphique.

Dans une digression de la fin du tome IV, il affirme qu'une plante passant pour guérir les poumons veut dire « poumons », et que la camomille, guérissant les yeux, signifie « œil », etc., etc.

Arrêtons-nous ; car, s'il fallait suivre Kircher dans ses incohérentes rêveries, nous risquerions de remplir ces pages de réflexions encore plus inutiles que monotones. Donnons enfin un exemple de ses traductions :

Soit le texte suivant, emprunté à je ne sais quelle source, et qui se trouve reproduit à la page 455 du tome III :



Il commence d'abord par faire un choix scrupuleux parmi les hiéroglyphes. Les signes numérotés ont seuls une valeur, car les autres peuvent être considérés comme des « ornements ».

Le n° 1, épervier, représente le Soleil.

Le n° 2, qui représente une chouette avec son fouet, est un symbole exprimant l'idée de « chasser le malheur ».

Le n° 3 représente un prêtre en prières devant un temple de dieu.

Le n° 4 offre des difficultés. Il se compose de deux hiéroglyphes qui ont chacun deux parties : une coupe, qui sert de base, puis une espèce de dôme très élevé. Que

1. Tome II, 6^e partie.

2. Ce texte semble provenir d'une stèle où les hiéroglyphes étaient en colonnes.

veulent exprimer ces signes? Notre auteur s'empresse de le dire. Les coupes sont des sortes de bassins dans lesquels pénètre l'eau du Nil. Cette eau, qui jaillit ensuite en s'arrondissant en dôme, forme l'extrémité du hiéroglyphe.

Si ces interprétations sont ingénieuses, la traduction générale ne l'est pas moins. La voici :

Un prêtre prie devant le temple de Dieu, pour que le malheur disparaisse (ce malheur est l'inondation du Nil), et que le soleil luise à nouveau.

Nous devinons sans peine, à travers l'obscurité des phrases, l'effort de finesse et de patience que cette explication a coûté à Kircher. Vers la fin de ce pénible travail, il pousse un soupir de soulagement et de contentement qu'il lui est impossible de dissimuler, et nous sommes pris pour lui d'une pitié sympathique, semblable à celle que nous aurions pour un Don Quichotte de la science. Il a soin de finir en nous disant que si le texte n'était pas en mauvais état, il donnerait la traduction de la suite (nous ne l'avons pas reproduite, la jugeant inutile), et peut-être même des signes qualifiés d'ornements.

Telle est la méthode de déchiffrement que Kircher mit en honneur. Il l'a employée, sans lassitude, depuis le *Prodromus* jusqu'au *Sphinx mystagona* (1676), en passant par l'*Obeliscus Pamphilus* (1650) et les interprétations (à la fin de l'*Œdipus*) des obélisques érigés par Sixte V. Nous devrions, en historien consciencieux, multiplier les exemples de ces traductions incohérentes et folles. Mais à quoi bon répéter ce que nous avons déjà dit? Ce n'est d'ailleurs qu'une idée générale du Kircher « égyptien » que nous voulons donner. Les détails d'une théorie fautive n'ont d'intérêt que pour les psychologues, qui veulent pénétrer une âme, que pour les moralistes qui désirent tirer une leçon, mais non pour un auteur qui a la vérité comme seul objectif.

IV

LES CONTRADICTEURS DE KIRCHER. — LEIBNIZ. — CONCLUSION

Nous avons fait allusion, dès les premières pages de cette étude, aux contradicteurs de Kircher. Comme il en a eu de grands et d'illustres, nous nous étendrons un peu sur ce sujet.

Malgré de nombreux et puissants admirateurs, Kircher vécut assez pour voir fléchir ses théories sous les coups redoublés d'une critique intraitable. « Bochart et Ludolf, qui cependant, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, ne savait pas le copte, réfutèrent [son] assertion, [que la langue grecque dérive de la langue égyptienne]. Wagenseil analysa l'explication qu'il avait donnée d'une inscription gravée sur le mont Sinaï et prouva la fausseté de cette interprétation. Picques, dans une lettre adressée à Jacquelot, prétend que Kircher ne savait, outre sa langue maternelle, qu'un peu de latin et presque point de grec... L'abbé Renaudot, qui est entré dans des détails fort étendus sur les ouvrages de ce célèbre jésuite, en porte un jugement très sévère, confirmé par Wilkins, Blumberg, Lacroze, Jablonski, l'abbé Barthélemy, Tromler,

Schmidt¹, etc... » Plusieurs de ces savants étant des contemporains, Kircher put les connaître et les contredire. Il le fit, pour son malheur ; car le désir ardent de solitude, qui entourait ses derniers jours, provient, à coup sûr, de la tristesse de se sentir vaincu dans un combat qu'il croyait enfin gagné. Il mourut donc désespéré, à peu près certain qu'il n'avait arraché aucun secret à la terre des Rhamsès. Vraiment, pour sa ténacité et son labeur opiniâtres, il méritait une mort plus douce.

Si les noms de ses adversaires sont aujourd'hui encore plus oubliés que le sien, ne croyons pas que ses travaux n'occupèrent seulement que des esprits médiocres ou pointilleux. Grâce à Kircher, nous possédons quelques observations philologiques de Leibniz, vraiment dignes d'être rappelées.

On ne se doute peut-être pas assez de l'universalité géniale de ce grand homme. Si son nom éveille aussitôt le souvenir des « monades », de « l'harmonie préétablie », du « calcul infinitésimal » et d'autres théories à juste titre immortelles, beaucoup ignorent que Leibniz se retourna vers quelques-uns des problèmes les plus ardues de la linguistique. A vrai dire, il n'écrivit que des lettres sur ce sujet et non de traité spécial. Félicitons-le de cette idée ; car, quoique en latin, ces lettres sont d'une aisance charmante, et, par leur allure même, d'une lecture très facile.

Il échangea avec le P. Bonjour, qui lui avait promis le Pentateuque samaritain, quelques lettres dans lesquelles il se trouve amené à dire son opinion sur Kircher. Dans l'une², il déclare ses traductions d'arabe fausses, et absurde sa théorie de la parenté du grec et de l'égyptien. Dans une autre³, il s'attaque à la personne même de notre auteur, et raconte, non sans une légère pointe de méchanceté, qu'il découvrit des caractères arabes, syriaques, etc., dans une tablette venue de Vienne ; or, un certain Holstein prouva, sans réplique, que c'étaient là des lettres grecques déformées⁴.

Une autre fois⁵, il critique vivement, mais sans grande logique, une des rares théories de Kircher, qui reste encore debout : celle qui veut que le copte dérive du vieil égyptien. A vrai dire, son argument n'est pas très fort. « Statuo autem, dit-il, linguam armeniam, quæ hodie vocatur, eandem esse veterem ægyptiacam, tempore Pharaonum et Moysis... usurpatam. » Ce n'est là qu'une affirmation sans preuve, mais Leibniz semble y tenir ; car il la reproduit dans une lettre du 30 avril 1694, où il nous dit avoir enfin découvert le secret des hiéroglyphes.

Comme leurs pères les Égyptiens, les Arméniens usaient d'un système d'écriture hiéroglyphique, et exprimaient en particulier les lettres majuscules par la figure d'un homme ou d'un animal. Or (« malgré l'injure du temps et les altérations de Kircher »), Leibniz a reconnu les mêmes signes sur les obélisques qu'il a pu étudier. Ces signes ne

1. QUATREMÈRE, *Recherches*, p. 53.

2. Édition DUTENS, Genève, 1768, tome VI, p. 166, Frankfort, avril 1700.

3. Édition DUTENS, Genève, 1768, tome VI, p. 296.

4. Tromler raconte une histoire du même genre. André Muller, gouverneur de Berlin, aurait présenté à Kircher des caractères factices, que celui-ci aurait qualifiés d'égyptiens (*Specimen bibliothecæ copto-jacobitæ*, p. 22).

5. Édition DUTENS, tome VI, 2^e partie, p. 132 et 134 (30 avril 1694).


sont pas des symboles, mais des lettres¹. Ainsi, il a lu dans Kircher² qu'un homme debout et entouré de bandelettes, portant le bras gauche tout droit, exprimait l'idée de « munificence ». C'est là une grave erreur, car ce signe est la lettre U. De plus, les obélisques rapportent des récits de victoires, et non des mystères théologiques. Kircher s'est trompé, parce qu'il croyait identique la nature des langues chinoise et égyptienne. Or, il existe entre elles un véritable abîme : le chinois connaît la flexion verbale, et non l'égyptien. Telle est la véritable explication de l'insuccès manifeste de l'*Œdipus*.

Cet exposé de Leibniz, malgré des assertions vraies, n'est pas encore toute la vérité : il constitue un ensemble d'affirmations sans preuves. Pourtant excusons-le. N'oublions pas qu'il écrit une lettre rapide et se contente d'indiquer à la hâte ses idées sur un sujet qui l'occupait très peu. Ne doutons pas aussi que ses opinions reposaient sur des bases quelconques, sans nul doute erronées et fausses, mais certainement très curieuses, car tout ce qui provient d'un génie de l'envergure de Leibniz est intéressant à étudier et mérite d'être respecté.

Quoi qu'il en soit, nous retiendrons de tout cela un fait important : dès la fin du XVII^e siècle, les savants d'Europe avaient une certaine connaissance de ces fameux hiéroglyphes hétéens³, sur lesquels s'est exercée, jusqu'à présent, sans grand succès, la patience des érudits. Il me semble bien difficile de ne pas admettre que ce sont eux que Leibniz avait en vue, quand il parle des figures d'hommes et d'animaux, qui servaient d'écriture aux Arméniens de la « préhistoire ». Constatant que les mêmes signes ne se retrouvaient qu'en Égypte, il avait conclu à la parenté des deux peuples. C'était là un raisonnement juste, mais fragile, que les découvertes modernes devaient ébranler. Félicitons néanmoins le grand philosophe d'avoir entrevu la valeur alphabétique des hiéroglyphes, et le caractère purement « triomphal » de ces obélisques fameux, auxquels on voulait faire dire tant de mystérieuses choses.

Avec Leibniz s'éteignit l'ardeur très réelle que manifesta le XVII^e siècle pour les questions d'archéologie égyptienne : l'échec de Kircher eut pour résultat de calmer l'enthousiasme des orientalistes durant de longues années. Néanmoins, nous trouvons au XVIII^e siècle quelques tentatives de déchiffrement qui méritent d'être étudiées. Nous en retracerons l'histoire afin de bien connaître le milieu où devait vivre et se développer le génie de Champollion.

1. Cela n'est point dit d'une façon aussi générale, mais est la conséquence naturelle de ce qui précède et de ce qui suit.

2. Il a soin de nous dire qu'il ne se souvient plus dans quel ouvrage, et qu'il ne répond pas de l'exactitude de son exemple. Il est pourtant juste. Nul doute qu'il ne s'agit du hiéroglyphe .

3. On a découvert en Asie Mineure des hiéroglyphes très anciens que l'on a attribués aux Hittites ou Hétéens, peuple complètement disparu à l'époque perse. Voir la petite *Histoire des peuples de l'Orient*, de Maspero, p. 428. Sur les Hétéens, voir surtout WRIGHT, *The Empire of Hittites*, London, 1884.

